

Le balcon

Autor(en): **Godat, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **115 (2012)**

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-550106>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Balcon

René Godat

Il a décidé de mettre de l'ordre dans ses papiers ; à quatre-vingt-cinq ans le temps est venu de faire le tri entre ce qui pourra présenter quelque intérêt pour ses héritiers (ses deux fils établis depuis de longues années avec leurs familles dans de lointains pays) et ce qui finira au feu. Charles est veuf depuis une année bientôt ; il vient de s'installer dans cette luxueuse résidence pour personnes âgées ; son bel appartement de deux pièces lui offre, en plus d'un confort raffiné, une vue splendide sur le Léman et sur les montagnes enneigées de Savoie et du Valais. Un personnel discret et efficace lui assure un service de qualité et la cuisine est soignée. S'il est bien évident que toutes ces prestations ne sont pas données, sa belle retraite lui épargne tout souci. De plus la vente de la confortable villa qui lui a servi de résidence avec son épouse pendant plus de cinquante ans a arrondi une fortune déjà respectable. Son poste de vice-directeur d'une très importante entreprise de chimie, avec intérêt aux bénéfiques, l'avait déjà mis à l'abri du besoin. Ses responsabilités lui ont aussi donné l'occasion de se rendre dans de nombreux pays étrangers, sur tous les continents, pour des séjours plus ou moins longs. D'entente avec son épouse, et en dehors de contacts écrits ou téléphoniques réguliers, il avait pris l'habitude de lui faire parvenir des cartes postales présentant les villes visitées ou simplement traversées, ainsi que les sites les plus caractéristiques des pays parcourus. Trois gros albums renferment ces cartes et il se promet de les feuilleter bientôt ; il ne craint pas de tomber dans une nostalgie inguérissable, car l'âge auquel il est parvenu sans de trop gros soucis de santé lui inspire un certain détachement. Il sait bien que la résidence qui l'accueille sera sûrement son tout dernier lieu de séjour et il s'est toujours considéré comme un privilégié à qui l'existence a beaucoup donné. Tout a une fin et il accepte cette certitude avec une philosophie qui n'est pas de la résignation.

Le premier album consulté lui a permis de revivre ses nombreux séjours dans les Amériques, tant du nord que du sud. Certaines de ces vues lui ont rappelé de dures négociations avec des clients locaux, d'autres des rencontres enrichissantes avec des compatriotes exilés – et certaines des aventures aussi passagères que passionnées...

Le deuxième album contenait, en première page, une vue générale de la petite ville de V., distante d'environ cent cinquante kilomètres, et qui était

sa ville natale. Elle était un peu isolée, à l'écart des grands axes de communication, et il n'avait jamais eu l'occasion d'y retourner; quand, adolescent, il questionnait sa mère à son sujet et lui proposait de s'y rendre, il en obtenait des réponses dilatoires du genre: *rien ne presse, on verra plus tard*, etc.. Il devait avoir cinq ans à la mort de son père et c'est à cette époque-là que sa mère a quitté la petite ville de V. pour retrouver sa mère, veuve également, à Genève, et reprendre le métier d'enseignante qu'elle avait abandonné à son mariage. Elle voua tous ses soins à l'éducation de son fils et l'orienta vers de hautes études qui lui permirent d'acquérir un diplôme d'ingénieur-chimiste. Il eut la chance d'être engagé très rapidement par une des plus importantes entreprises du pays dont il gravit les échelons jusqu'au poste de sous-directeur.

Les trois albums feuilletés, il revint sur celui qui contenait la carte de sa ville natale; il la prit en main, se munit d'une loupe pour en examiner tous les détails. Il reconnut le clocher de l'église, une tour qui jouxtait une des anciennes portes de la ville, mais il lui fut impossible de localiser la rue et la maison qui abritaient à l'époque leur petit logement.

Pendant plusieurs jours et à plusieurs reprises il tint cette carte postale en main pour tenter d'y rattacher quelques souvenirs; mais il eut beau fouiller dans sa mémoire, rien ne lui rappelait ce lointain passé. Il décida alors, après toute une nuit de réflexion, de se rendre à V. pour retrouver sur place quelques traces mémorielles de sa très lointaine petite enfance.

Deux jours plus tard, il débarquait avec un léger bagage à la gare de V., qu'il ne reconnut pas. Un taxi l'emmena à la rue du Collège et il revit la maison qui abritait à l'époque, au deuxième étage, le logis de la famille. Rien apparemment n'avait changé dans ce vieux quartier et il se souvint de quelques petits camarades avec qui il jouait dans la rue, et qu'il avait bien évidemment perdus de vue. Il se fit alors conduire à l'Hôtel du Parc; il y retint une chambre pour la nuit et y déposa son bagage. Le taxi le conduisit ensuite à l'entrée de la Place du Couvent; il paya sa course et demanda au chauffeur de passer le reprendre à l'hôtel à quatorze heures le lendemain pour le ramener à la gare.

Appuyé sur sa canne, il fit les quelques pas qui le séparaient de la place en passant sous la voûte de l'ancienne porte de la ville dont il avait repéré une tour sur la carte postale. Jetant un coup d'œil circulaire, il trouva cette place moins grande que le souvenir lui en était vaguement resté. Il reconnut cependant plusieurs des maisons qui la bordaient pour la bonne raison qu'elles abritaient à l'époque des magasins où il accompagnait sa mère, et notamment une mercerie dont le nom figurait encore sur la façade, mais qui était devenue apparemment un commerce de bicyclettes. Il se souvint des chevaux attachés aux arbres, des voitures chargées de fruits et de légumes les jours de marché. Il n'y avait plus d'attelages de chevaux maintenant, il n'y avait pas d'automobiles non plus du fait que la place était décrétée piétonne. Trois cafés installaient pendant la belle saison des

terrasses qui débordaient même des trottoirs – et en cet automne encore lumineux et chaud, ces terrasses étaient bien occupées. Il trouva cependant une place à une petite table ronde qu'un couple venait de quitter et commanda un verre de beaujolais. Il en but une gorgée et fut étonné de sa qualité ; servi à la bonne température, ce vin était excellent et il jeta un coup d'œil amusé au ticket, s'attendant à y découvrir un prix élevé ; non, ce prix était tout à fait raisonnable !

Confortablement installé, il laissa son regard errer sur cette place animée et tenta de faire surgir les lointains souvenirs de son enfance. Il revit le vieux bâtiment du couvent fermé depuis des années et qui avait donné son nom à la place. Il abritait depuis bien longtemps de petits appartements que la commune gérait. Il détailla toutes les maisons qui lui faisaient face et se revit lisant les diverses enseignes de l'époque. A cinq ans, il savait lire couramment car sa mère, enseignante de formation, avait tenu à répondre à son insatiable curiosité.

Certes, il retrouvait bien des images de ce temps si lointain de son enfance, mais en même temps il s'étonnait de ne pas ressentir davantage d'émotion. Est-ce le fait qu'il avait quitté cette petite ville encore enfant, et que sa longue et trépidante existence lui avait apporté, sous presque tous les cieus du monde, une foule d'événements, de rencontres et de partages assez peu ordinaires ? Il restait cependant sur sa faim ; il espérait inconsciemment le rappel de faits lointains ou de simples gestes qui le remettrait dans l'ambiance et la réalité de l'époque. Rien ne se produisait et il en était presque à regretter son déplacement, l'assimilant à un pèlerinage auprès d'une divinité factice.

Il décida donc de regagner son hôtel et, appelant la serveuse pour régler son dû, il reprit son verre en main, il ne laissera rien de cet excellent vin. Pour en savourer les dernières gouttes, il pencha la tête en arrière... et faillit tomber de sa chaise. Il venait de voir, à la hauteur du deuxième étage d'une grande et vieille maison, un petit balcon de fer forgé, le seul de tout l'alignement de ces anciennes bâtisses. Ce balcon, il le reconnaissait, il y avait passé jadis plus d'une heure, les souvenirs lui revenaient en foule, même ceux d'événements qui se révélaient maintenant à lui alors même qu'il croyait ne les avoir ni connus ni vécus. Les paroles, les gestes, les attitudes, il revivait tout ce lointain passé avec une incroyable acuité. La signification de chaque mot, de chaque mouvement de tête, de chaque silence prenait une réalité fulgurante. Il en était bouleversé. Après tant d'années et tant d'éloignement, après tant de silences, l'oubli n'existait plus, il était effacé, il n'avait même jamais existé ; maintenant il savait !

Il a cinq ans, son père attend avec impatience que sa mère finisse de lui ajuster le pullover qu'elle lui a tricoté l'hiver dernier. Elle lui passe une nouvelle fois une brosse dans les cheveux, elle lui recommande d'être très sage, c'est l'après-midi, il est bientôt trois heures, le soleil est encore haut

dans le ciel. Son père le prend par la main, il en est très fier, ils arrivent tous deux à la Place du Couvent. Il est heureux que son père l'emmène avec lui, c'est rare, son papa est souvent absent, absorbé par ses affaires. Ils se dirigent tous deux vers la Caisse d'épargne mais ils n'entrent pas là où se trouvent les guichets. Ils passent par la porte de droite. Il sait qu'à la Caisse d'épargne il y a de l'argent – à l'époque il a eu de la peine à lire ce mot épargne parce que ce «g» suivi d'un «n» donnent un son bizarre, «gne», mais il y est arrivé; ils entrent dans un long corridor, froid et humide lui semble-t-il, puis il y a un escalier de pierre, un escalier en colimaçon, son père empoigne la corde qui pend, il monte les escaliers étroits près de l'axe, il lui donne toujours la main pour l'aider à gravir les marches là où elles sont les plus larges, mais elles sont hautes, il a du mal à les escalader, voici enfin le deuxième étage, une porte s'ouvre, c'est une dame en tablier blanc qui les fait entrer dans une grande chambre avec des grands meubles, une grande table et des chaises très hautes et sur les murs il y a beaucoup de cadres et de tableaux, de lourds rideaux près des fenêtres. Un monsieur entre, il porte une grande barbe, c'est le directeur de la Caisse d'épargne, il serre la main de son père qui sourit, il tend aussi la main à Charles que son père assied sur une des hautes chaises, il en prend une autre à côté de lui, et le directeur est en face, il y a des papiers sur la table mais Charles regarde les tableaux au mur, il y a des photos aussi dans de grands cadres, mais il ne reconnaît personne. Il entend son père qui parle beaucoup et très vite, il voit le directeur faire non avec la tête, il a l'air fâché, son père parle plus fort, il crie presque et il le regarde sans comprendre, la dame au tablier entre, elle apporte du thé et du sucre, elle lui donne un sirop avec un gros biscuit, le directeur verse du thé dans deux tasses, il en tend une à son père qui dit merci, ils discutent de nouveau, ils crient presque, le directeur le prend par la main, ouvre la porte-fenêtre, il est sur le balcon, il lui dit : mange ton biscuit, regarde les gens passer sur la place, ne te penche pas, sois sage.

Il regarde, c'est amusant de voir les gens de haut, ils sont plus petits, même les chevaux qui tirent des voitures sont plus petits, on dirait des poulains ou des poneys. Il y a un gendarme qui passe, il a de grosses moustaches et quand il arrive sous le balcon c'est la panique sur la place, un cheval s'emballe, les gens courent et se sauvent, le gendarme court aussi, il se dirige vers le cheval fou, il tient le mors, il s'y agrippe, le cheval se cabre, le gendarme tient bon, sa casquette roule à terre, le cheval se calme un peu, un paysan arrive, il flatte son cheval, on dirait qu'il lui parle, le cheval est maintenant tout tranquille, les gens sortent des magasins, des cafés, des corridors, il sont rassurés, le gendarme cherche sa casquette, elle est écrasée car le cheval l'a piétinée, il y a aussi un copain de jeu qui passe, il s'était caché, il donne la main à sa maman, il l'appelle, Louis, mais Louis ne l'entend pas, il lui dira demain qu'il l'a vu.

Soudain il entend crier dans la belle chambre, il a peur, la porte-fenêtre s'ouvre, son père le prend par la main, on passe devant le directeur qui est debout, très rouge, son père ouvre la porte, il l'entraîne en bas des escaliers, il ne dit rien, on rentre à la maison, son père repart, il ne le verra plus ce jour-là.

Tout s'éclaire, tout s'ordonne, un mot, un bout de phrase, un geste, une attitude, tout se met en place. Quatre-vingts ans après, Charles revit les événements qu'il ne pouvait comprendre à l'époque. Son père était criblé de dettes, son dernier recours auprès de son principal créancier n'a pas abouti, il est à bout de ressources. Il va quelques jours après à une partie de chasse – il n'a pas d'argent mais il tient à fréquenter la bourgeoisie de la ville, il en a besoin car il est courtier d'immeubles et il faut des relations dans ce métier - la partie de chasse se termine très mal, son fusil chargé se prend paraît-il dans des branchages, c'est un accident, le coup part, il est tué net. C'est un accident, il faut en convaincre le curé qui refuse les secours de la religion à un suicidé. Le curé vient à la maison, sa mère s'enferme avec lui près du cercueil fermé de son père, il y a des larmes, des prières, finalement un vicaire officiera.

Il garde peu de souvenirs de ces jours de deuil, il a quitté la maison et passé trois jours chez une amie de sa mère qui est la maman d'un de ses camarades de jeu. Quand tout est terminé, sa mère vient le reprendre, elle le serre très fort dans ses bras, elle lui dit qu'il ne verra plus son père, il sait qu'il est mort et il pense que son père sera seulement un peu plus absent que d'habitude. Sa mère est courageuse, elle n'a pas pleuré, du moins devant lui, il ne pleurera pas non plus.

Quelques semaines plus tard, sa mère quitte V., elle l'emmène bien sûr avec elle, elle n'y reviendra jamais. Lui est revenu, il s'explique bien des choses, il n'y a plus de mystère ni de zones d'ombre, il sait maintenant. Il a une pensée reconnaissante pour sa mère qui a, pendant des dizaines d'années, gardé un lourd secret pour éviter de le perturber. Demain il quittera sa ville natale, il sait qu'il n'y reviendra plus, mais il est soulagé, les brumes du passé sont dissipées, il y aura une clarté sur le bout de chemin qui lui reste à parcourir.

Né en 1926, René Godat dut renoncer aux études pour gagner sa vie, comme tant de jeunes esprits vifs de son époque. Il exercera plusieurs métiers et fonctions où il essaiera de mettre l'homme à sa vraie place, au centre de toutes préoccupations, avant l'argent. Il écrit des histoires douces-amères du vieux Porrentruy et aime à fustiger, dans ses courriers de lecteur, les puissants et les arrogants qui font la pluie et la misère sur notre planète mondialisée.

